



JC GUILLAUME

un camion bâché, à la caserne Dossin à Malines. Nous dormions dans une grande salle avec une centaine d'autres personnes, sur trois niveaux de construction de bois, avec des matelas de paille. Nous recevions parfois des colis des amis chez qui mon père était caché: le jour de notre arrestation, le père de mon ami, Simon Rouffart, était allé le chercher à l'hôpital pour le mettre en sécurité dans la famille Delsart.

Combien de temps êtes-vous restés à la caserne Dossin ?

Un mois, jusqu'au 18 avril 1943, un lundi d'avril gris. Il pleuvait. Un homme entre dans la salle et dit: "Le train est là, vous partez demain." "Où?" "Vous allez travailler." J'avais reçu le numéro 1234-20, j'étais le déporté 1234 du vingtième convoi. Ma mère avait le numéro 1233-20. Ma sœur avait un numéro belge. La loi belge disait que les enfants d'étrangers pouvaient choisir de devenir belges à 16 ans. Ma sœur avait choisi d'être belge. Elle fera partie d'un autre convoi, le 22, cinq mois plus tard. J'ai dit au revoir à ma sœur, ne sachant pas que je ne la reverrais plus jamais. Il y avait 1600 personnes dans mon convoi. Ma mère et moi avons fait la file. Cela a duré toute la journée. Je faisais des petits gestes à ma sœur, comme pour lui dire: t'en fais pas, c'est pas grave, ça va aller... Une amie la tenait par l'épaule pour la consoler. Notre tour est arrivé. J'ai franchi la porte, avec un dernier regard pour ma sœur. Nous sommes montés dans un wagon avec une cinquantaine de personnes. Il n'y avait aucune lumière, juste deux petites ouvertures. Le train n'a pas bougé pendant toute la journée. Le noir était total. Très vite après le départ, du fond de mon wagon, j'ai senti que le train s'arrêtait une première fois. J'ai entendu des voix, celles des SS, qui escortaient le train. Ils tiraient des coups de feu. Je ne le saurais qu'après la guerre, mais le train avait été attaqué à Boortmeerbeek par trois jeunes résistants qui avaient posé une lampe-tempête et un chiffon rouge. Ces trois jeunes héros ont ouvert le premier wagon qui se présentait à eux et en

ont fait descendre 17 personnes. Un fait unique. Le train est reparti. Je me suis endormi dans les bras de ma mère. Ma mère m'a réveillé, le train roulait mais la porte était ouverte. J'ai senti l'air frais. Ma mère m'a conduit vers la porte, m'a fait descendre sur le marchepied. J'ai attendu mon tour, deux personnes, dont une femme, ont sauté avant moi. Je n'osais pas sauter, le train roulait quand même vite. J'avais 11 ans. Ma mère m'a dit, en yiddish: "Le train va trop vite." Ce sont les derniers mots de ma mère que j'ai entendus. Le train a ralenti. J'ai sauté et atterri sans me faire mal sur le ballast. Puis, j'ai attendu ma mère. Le train a continué à rouler doucement. J'ai attendu, attendu, attendu ma mère. Le train s'est arrêté. Ma première idée a été de courir vers l'avant pour remonter dans mon wagon et rejoindre ma mère. Mais l'escorte des SS venait vers moi et tirait des coups de feu, hurlait. Dans un moment que je ne peux pas expliquer, je me suis enfui vers le bois. Je crois que je leur ai échappé de quelques secondes. J'ai couru, couru, couru. Je n'avais pas peur. Pour m'encourager, je chantonnais un air que ma sœur adorait: *In the mood...* Je ne savais pas où j'étais, en Belgique, en Allemagne? J'ai un peu dormi. Le matin, je suis arrivé dans un village. J'ai choisi une maison d'ouvriers parce que les grandes maisons et les châteaux étaient souvent occupés par la Wehrmacht. J'ai sonné. Une dame est venue ouvrir. J'étais plein de boue, j'avais les vêtements déchirés. Je lui ai dit: "Madame, j'ai joué près d'ici avec des enfants et je me suis perdu, je dois retourner chez mon père à Bruxelles." Ces explications ne tenaient pas debout. Que faisait un petit francophone en pays flamand, entre Saint-Trond et Tongres? Elle a appelé un voisin qui m'a pris sur son vélo et m'a conduit chez une autre personne, à Borgloon. Dans le salon, j'ai vu arriver un monsieur avec un uniforme, revolver à la ceinture: un gendarme. J'étais terrorisé, persuadé qu'il allait me ramener à la Gestapo. Je lui ai raconté mon histoire, il ne m'a pas cru. Il est reparti aux nouvelles, a appris l'attaque du

train. À son retour, il m'a dit: "Je sais tout, tu étais dans le train des Juifs qu'on emmenait en Allemagne. N'aie pas peur, je ne vais pas te dénoncer." Je suis tombé dans ses bras, en pleurs et lui ai parlé de ma mère. Sa femme m'a donné à manger, m'a donné un bain et les vêtements de son petit garçon qui avait à peu près mon âge. Je suis resté chez eux toute la journée et le soir, le gendarme m'a fait conduire par un jeune à la gare de Kortenberg. J'ai pris le train. Il n'y a pas eu de contrôle. Je suis arrivé à la gare de Schaerbeek. Pas de contrôle non plus. J'ai pris le tram 5 jusqu'à la place Jourdan puis le 35 jusqu'à la chaussée de Wavre, là où j'habitais. Je suis allé chez mes amis. "Toi ici, qu'as-tu fait?" "J'ai sauté du train." "Et ta maman?" "Je ne sais pas, elle va arriver par un autre chemin..." On m'a conduit dans l'autre famille qui cachait mon père. J'ai retrouvé papa!!! Je vous fais grâce des retrouvailles...

Pardon de vous poser la question, mais si vous aviez su que votre mère ne sauterait pas...

J'ai sauté parce que j'ai obéi à ma mère. Si elle m'avait dit de rester avec elle, je serais resté avec elle et je serais mort avec elle dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Si j'avais su qu'elle ne sauterait pas, je n'aurais pas sauté... Mais j'ai obéi. Elle m'a sauvé la vie. Elle m'a donné la vie deux fois: quand je suis né le 12 octobre 1931, il y a 90 ans, et le 19 avril 1943 en me disant de sauter du train. Pourquoi n'a-t-elle pas sauté? Je ne peux faire que des suppositions. Elle était assez corpulente. Peut-être s'est-elle dit qu'elle ne pourrait pas sauter et courir comme un gamin, qu'elle aurait handicapé ma fuite. Elle s'est sacrifiée pour son enfant. C'est une tragédie. Maintenant, si vous me le permettez, je vais jouer un peu du piano. Cela va nous détendre... Ensuite nous poursuivrons!

Suite page 52